

# SHAKESPEARE

## Le marchand de Venise



**Humanis**

# LE MARCHAND DE VENISE

## Comédie

**William Shakespeare**

*Traduit par François Pierre Guillaume Guizot*

*Edition originale :*

*ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE*

*TRADUCTION DE M. GUIZOT*

*NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKESPEARE  
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES*

*Volume 6*

*Le marchand de Venise – Les joyeuses Bourgeoises de Windsor – Le roi Jean – La vie et la  
mort du roi Richard II – Henri IV (1re partie).*



*PARIS*

*À LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE*

*DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS*

*35, QUAI DES AUGUSTINS*

1863



# Table des matières

## **Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 14 illustrations - 15 notes de bas de page - Environ 169 pages au format Ebook.  
Sommaire interactif avec hyperliens.*

<b><u>LE MARCHAND DE VENISE.....</u></b>	<b><u>2</u></b>
<b><u>Comédie.....</u></b>	<b><u>2</u></b>
<b><u>À PROPOS DE CETTE ÉDITION.....</u></b>	<b><u>5</u></b>
<b><u>NOTES ET RÉSUMÉ.....</u></b>	<b><u>7</u></b>
NOTICE SUR LE MARCHAND DE VENISE.....	7
RÉSUMÉ.....	10
PERSONNAGES.....	12
ADAPTATIONS.....	13
TIRADE CELEBRE.....	14
<b><u>ACTE PREMIER.....</u></b>	<b><u>15</u></b>
SCÈNE I.....	15
SCÈNE II.....	-
SCÈNE III.....	-
<b><u>ACTE DEUXIÈME.....</u></b>	<b><u>-</u></b>
SCÈNE I.....	-
SCÈNE II.....	-
SCÈNE III.....	-
SCÈNE IV.....	-
SCÈNE V.....	-
SCÈNE VI.....	-
SCÈNE VII.....	-
SCÈNE VIII.....	-

SCÈNE IX ..... -  
..... -

**ACTE TROISIÈME** ..... -  
..... -

SCÈNE I ..... -  
..... -

SCÈNE II ..... -  
..... -

SCÈNE III ..... -  
..... -

SCÈNE IV ..... -  
..... -

SCÈNE V ..... -  
..... -

**ACTE QUATRIÈME** ..... -  
..... -

SCÈNE I ..... -  
..... -

SCÈNE II ..... -  
..... -

**ACTE CINQUIÈME** ..... -  
..... -

SCÈNE I ..... -  
..... -

# À PROPOS DE CETTE ÉDITION

Cette édition pour livre numérique a été réalisée par les éditions Humanis.

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger. Tout mail qui nous sera adressé dans ce but vous donnera droit au remboursement de votre ouvrage.



**Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !**

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde  
BP 30513  
5, rue Rougeyron  
Faubourg Blanchot  
98 800 - Nouméa  
Nouvelle-Calédonie

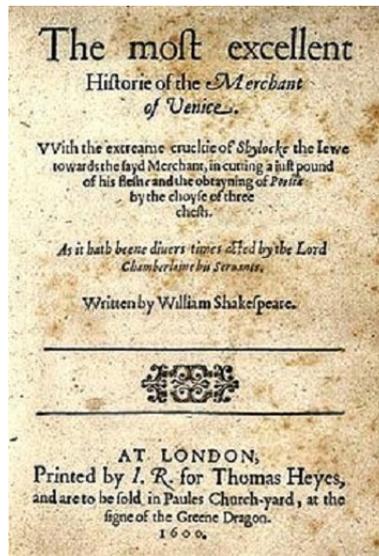
Mail : [luc@editions-humanis.com](mailto:luc@editions-humanis.com)

---

ISBN : 979-10-219-0009-7 – Août 2012

*Illustration de couverture : Renata Sedmakova*

La version du texte proposée dans cette édition est celle de l'édition originale des « Œuvres complètes de Shakespeare » réalisée par Librairie académique Didier et Cie et composée de 8 volumes et plus précisément, de la réédition de cette série, réalisée entre 1862 et 1863. La numérisation choisie est celle réalisée par « The Internet Archive » et diffusée par le projet Gutenberg.



Couverture de la première édition in quarto (1600)

# NOTES ET RÉSUMÉ

## NOTICE SUR LE MARCHAND DE VENISE

*Par François Pierre Guillaume Guizot - 1821*



*L'acteur anglais Arthur Bourchier  
dans le rôle de Shylock en 1906*

Le fond de l'aventure qui fait le sujet du *Marchand de Venise* se retrouve dans les chroniques ou dans la littérature de tous les pays, tantôt en entier, tantôt dépouillé de l'épisode très piquant qu'y ajoutent les amours de Bassanio et de Portia. Un jugement pareil à celui de Portia a été attribué à Sixte V qui, plus sévère, condamna, dit-on, à l'amende les deux contractants, pour les punir de l'immoralité d'un pareil marché. En cette occasion il s'agissait d'un pari, et le juif était le perdant. Un recueil de nouvelles françaises, intitulé *Roger-Bontemps en belle humeur*, raconte la même aventure, mais à l'avantage du chrétien, et c'est le sultan Saladin qui est le juge. Dans un manuscrit persan qui rapporte le même fait, il s'agit d'un pauvre musulman de Syrie avec qui un riche juif fait ce marché pour avoir les moyens de le perdre et parvenir ainsi à posséder sa femme dont il est amoureux ; le cas est décidé par un cadi d'Émèse. Mais l'aventure tout entière se trouve consignée, avec quelques différences, dans un très-ancien ouvrage écrit en latin et intitulé : *Gesta Romanorum*, et dans le *Pecorone* de *ser Giovanni*, recueil de nouvelles composé avant la fin du quatorzième siècle et par conséquent très-antérieur à Sixte V, ce qui rend tout à fait improbable l'anecdote rapportée sur ce pape par Grégoire Légi.

Dans la nouvelle de *ser Giovanni*, la dame de Belmont n'est point une jeune fille forcée de soumettre son choix aux conditions prescrites par le singulier testament de son père, mais une jeune veuve qui, de sa propre volonté, impose une condition beaucoup plus singulière à ceux que le hasard ou le choix fait aborder dans son port. Obligés de partager le lit de la dame, s'ils savent profiter des avantages que leur offre une pareille situation, ils obtiendront avec la possession de la veuve sa main et tous ses biens. Dans le cas contraire, ils perdent leur vaisseau et son chargement, et repartent sur-le-champ avec un cheval et une somme d'argent qu'on leur fournit pour retourner chez eux. Peu effrayés d'une pareille épreuve, beaucoup ont tenté l'aventure, tous ont succombé ; car, à peine dans le lit, ils s'endorment d'un profond sommeil, d'où ils ne se réveillent que pour apprendre le lendemain que la dame plus matinale a déjà fait décharger le navire, et préparer la monture qui doit reconduire chez lui le

malencontreux prétendant. Aucun n'a été tenté de renouveler une entreprise si chère, et dont le mauvais succès a découragé les plus vifs aspirants. Le seul Gianetto (c'est dans la nouvelle le nom du jeune Vénitien) s'est obstiné, et après deux premières déconvenues, il veut risquer une troisième aventure : son parrain Ansaldo, sans s'inquiéter de la perte des deux premiers vaisseaux dont il ignore la cause, lui en équipe un troisième, avec lequel Gianetto lui promet de réparer leurs malheurs. Mais épuisé par les précédentes entreprises, il est obligé pour celle-là d'emprunter à un juif la somme de dix mille ducats, aux mêmes conditions que celles qu'impose Shylock à Antonio. Gianetto arrive, et, averti par une suivante de ne pas boire le vin qu'on lui présentera avant de se mettre au lit, il surprend à son tour la dame qui, fort troublée d'abord de le trouver éveillé, se résigne cependant à son sort, et s'estime heureuse de le nommer le lendemain son époux. Gianetto, enivré de son bonheur, oublie le pauvre Ansaldo jusqu'au jour fatal de l'échéance du billet. Un hasard le lui rappelle alors ; il part en diligence pour Venise, et le reste de l'histoire se passe comme l'a représenté Shakespeare.

On conçoit aisément la raison et la nécessité des divers changements qu'il a fait subir à cette aventure ; elle n'était cependant pas tellement impossible à représenter de son temps sur le théâtre qu'on ne puisse croire qu'il a été induit à ces changements par le besoin de donner plus de moralité à ses personnages et plus d'intérêt à son action. Aussi la situation du généreux Antonio, la peinture de son caractère si dévoué, courageux et mélancolique à la fois, ne sont-elles pas l'unique source du charme qui règne si puissamment dans tout l'ouvrage. Les lacunes que laisse cette situation sont du moins si heureusement remplies qu'on ne s'aperçoit d'aucun vide, tant l'âme est doucement occupée des sentiments qui en naissent naturellement. Il semble que Shakespeare ait voulu peindre ici, sous leurs différents points de vue, les premiers beaux jours d'un heureux mariage. Le discours de Portia à Bassanio, au moment où le sort vient de décider en sa faveur, et où elle se regarde déjà comme son heureuse épouse, est rempli d'un abandon si pur, d'une soumission conjugale si touchante et si noble à la fois, que son caractère en acquiert un charme inexprimable, et que Bassanio, prenant dès cet instant la situation supérieure qui lui convient, n'a plus à craindre d'être rabaissé par l'esprit et le courage de sa femme, quelque décidé que soit le parti qu'elle va prendre l'instant d'après ; on sait maintenant que, le moment de la nécessité passé, tout rentrera dans l'ordre, et que les grandes qualités qu'elle saura soumettre à son devoir de femme ne feront qu'ajouter au bonheur de son mari.

Dans une classe subordonnée, Lorenzo et Jessica nous donnent le spectacle de ce tendre badinage de deux jeunes époux si remplis de leur bonheur qu'ils le répandent sur les choses les plus étrangères à eux-mêmes et jouissent des pensées et des actions les plus indifférentes, comme d'autant de portions d'une existence que le bonheur envahit tout entière. Cet entretien de Lorenzo et de Jessica, ce jardin, ce clair de lune, cette musique qui prépare le retour de Portia, de Bassanio, et l'arrivée d'Antonio, disposent l'âme à toutes les douces impressions que fera naître l'image d'une félicité complète, dans la réunion de Portia et de Bassanio au milieu de tous les amis qui vont jouir de leurs soins et de leurs bienfaits. Shakespeare est presque le seul poète dramatique qui n'ait pas craint de s'arrêter sur le tableau du bonheur ; il sentait qu'il avait de quoi le remplir.

L'invention des trois coffres, dont l'original se trouve aussi en plusieurs endroits, existe, à peu près telle que l'a employée Shakespeare, dans une autre aventure des *Gesta Romanorum*, si ce n'est que la personne soumise à l'épreuve est la fille d'un roi de la Pouille qui, par la sagesse de son choix, est jugée digne d'épouser le fils de l'empereur de Rome. On voit par là que ces *Gesta Romanorum* ne remontent pas précisément aux temps antiques.

Le caractère du juif Shylock est justement célèbre en Angleterre.

Cette pièce a été représentée avant 1598. C'est ce qu'on sait de plus certain sur sa date. Plusieurs pièces sur le même sujet avaient déjà été mises au théâtre ; il avait été aussi le fond de plusieurs ballades.

En 1701, M. Grandville, depuis lord Lansdowne, remit au théâtre *le Marchand de Venise*, avec des changements considérables, sous le titre du *Juif de Venise*. On l'a joué longtemps sous cette nouvelle forme.



## RÉSUMÉ

Bassanio, jeune Vénitien, désire se rendre à Belmont pour demander la main de Portia. Il emprunte 3 000 ducats à son ami, le marchand Antonio. Comme tous ses navires sont en mer, Antonio emprunte la somme à un usurier juif, Shylock. Ce dernier déteste Antonio, qui prête sans usure et le malmène constamment. Il lui impose une condition : en cas de défaut de paiement, Shylock sera libre de prélever une livre de chair sur Antonio. Bassanio essaye de le dissuader d'accepter le marché, mais Antonio, surpris par ce qu'il prend pour de la générosité de la part de l'usurier, signe le contrat.

Désireux d'éviter à sa fille un mariage malheureux, le père de Portia a élaboré une épreuve à laquelle doivent se soumettre les prétendants à sa main ; ils doivent choisir entre trois coffrets, en or, en argent et en plomb et s'engager à quitter les lieux s'ils font le mauvais choix. Deux candidats échouent mais Bassanio, aidé par Portia, choisit le bon coffret.

La nouvelle arrive à Venise que les navires d'Antonio sont perdus, le laissant incapable de rembourser son emprunt dans les délais. Shylock est plus que jamais déterminé à se venger des chrétiens depuis que sa fille Jessica a fui sa maison pour se convertir et rejoindre Lorenzo, emportant une bonne part de ses richesses. Le contrat en main, Shylock fait arrêter Antonio et le traîne devant le doge.

À Belmont, Portia et Bassanio viennent de se marier, ainsi que leurs amis Gratiano et Nerissa, la suivante de Portia. Ils reçoivent une lettre qui leur apprend les difficultés d'Antonio. Bassanio et Gratiano retournent à Venise avec de l'argent prêté par Portia pour sauver Antonio. À l'insu de Bassanio et Gratiano, Portia et Nerissa se rendent à Venise déguisées en hommes.

À la cour du doge, Shylock refuse l'offre de Bassanio, qui lui propose de lui rembourser 6 000 ducats (le double de la somme empruntée) en échange de la dette d'Antonio et exige sa livre de chair. Le doge, qui souhaite sauver Antonio mais sans établir de précédent dangereux en dénonçant le contrat, demande l'avis de Balthazar, jeune « docteur de la Loi » ; Balthazar est en fait Portia déguisée, et son clerc n'est autre que Nerissa. Portia exhorte Shylock à la pitié, mais il s'obstine et la Cour l'autorise à prélever sa livre de chair.

Au moment où Shylock va trancher, Portia observe que le contrat spécifie une livre de chair, ni plus ni moins : si une goutte de sang coule, il sera en tort. Shylock accepte alors le remboursement en argent mais Portia rappelle qu'il y a renoncé, et que, pour sa tentative d'assassinat sur Antonio, ses propriétés seront confisquées et sa vie remise à la merci du doge. Celui-ci gracie Shylock et un compromis est trouvé grâce à la générosité de chacun.

Bassanio ne reconnaît pas Portia et pour remercier le « docteur de la Loi » d'avoir sauvé son ami, lui offre ce qu'il voudra. Balthazar-Portia refuse mais devant son insistance, lui demande son anneau et ses gants ; il remet ses gants sans hésitation, mais refuse de donner l'anneau, cadeau de Portia. « Balthazar » insistant, il cède et Gratiano fait de même avec le clerc.

De retour à Belmont, Portia et Nerissa réclament leurs anneaux et font mine de se fâcher. Mais tous se réconcilient avec des excuses et de nouveaux serments et tout finit bien lorsqu'Antonio apprend que ses navires sont rentrés à bon port.



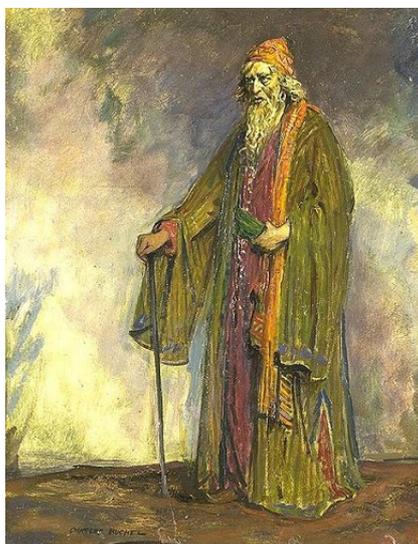
*Le marchand de Venise par F. Sydney Muschamp - 1892*

## PERSONNAGES

LE DUC DE VENISE, amoureux de Portia.  
LE PRINCE DE MAROC, amoureux de Portia.  
LE PRINCE D'ARAGON, amoureux de Portia.  
ANTONIO, marchand de Venise.  
BASSANIO, son ami.  
SALANIO, ami d'Antonio et de Bassanio.  
GRATIANO, ami d'Antonio et de Bassanio.  
SALARINO, ami d'Antonio et de Bassanio.  
LORENZO, amant de Jessica.  
SHYLOCK, juif.  
TUBAL, autre juif, ami de Shylock.  
LANCELOT GOBBO, jeune lourdaud, domestique de Shylock.  
LE VIEUX GOBBO, père de Lancelot.  
LÉONARDO, domestique de Bassanio.  
BALTHASAR, domestique de Portia.  
STEPHANO, domestique de Portia.  
UN VALET.  
PORTIA, riche héritière.  
NÉRISSE, suivante de Portia.  
JESSICA, fille de Shylock.

*Sénateurs de Venise, officiers de la cour de justice, un geôlier, valets et autres personnes de suite.*

*La scène est tantôt à Venise, tantôt à Belmont, château de Portia.*



*Sir Herbert Beerbohm Tree dans le rôle de Shylock en 1908  
par Charles Buchel*

## ADAPTATIONS

**1953** : *Le Marchand de Venise*, film français de Pierre Billon.

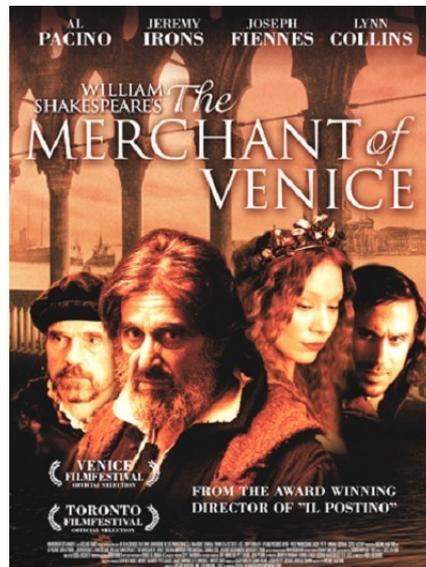
**1969** : *Le Marchand de Venise (The Merchant of Venice)*, téléfilm américain d'Orson Welles.



*Shylock dans le téléfilm de 1969*

**1980** : *Le Marchand de Venise*, téléfilm français de Jean Manceau.

**2004** : *Le Marchand de Venise (William Shakespeare's, The Merchant of Venice)*, film britannique de Michael Radford.



*Affiche du film de 2004*

## TIRADE CELEBRE

*Acte III, scène 14*

« Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des dimensions, des sens, de l'affection, de la passion ; nourri avec la même nourriture, blessé par les mêmes armes, exposé aux mêmes maladies, soigné de la même façon, dans la chaleur et le froid du même hiver et du même été que les Chrétiens ? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas ? Et si vous nous bafouez, ne nous vengerons-nous pas ? »

# ACTE PREMIER

## SCÈNE I

*Dans une rue de Venise.*

*Entrent ANTONIO, SALARINO et SALANIO.*

ANTONIO – De bonne foi, je ne sais pourquoi je suis triste. J'en suis fatigué : vous dites que vous en êtes fatigués aussi ; mais comment j'ai pris ce chagrin, où je l'ai trouvé, rencontré, de quoi il est fait, d'où il est sorti, je suis encore à l'apprendre – La tristesse me rend si stupide que j'ai peine à me reconnaître moi-même.

SALANIO – Votre âme est agitée sur l'Océan ; là où, sous leurs voiles majestueuses, vos larges vaisseaux, seigneurs et riches bourgeois des flots, dominant sur le peuple des petits navires marchands qui les saluent, inclinant, lorsqu'ils passent près d'eux, le tissu de leurs ailes.

SALARINO – Croyez-moi, monsieur, si j'avais une pareille mise dehors, la plus grande partie de mes affections serait en voyage à la suite de mes espérances. Je serais toujours à arracher des brins d'herbe pour savoir de quel côté souffle le vent ; à chercher sur les cartes les ports, les môles et les routes ; et chaque objet qui pourrait me faire craindre un malheur pour ma cargaison ne manquerait certainement pas de me rendre triste.

SALANIO – En soufflant sur mon bouillon pour le refroidir, mon haleine me donnerait un frisson, je songerais à tout le mal qu'un trop grand vent pourrait causer sur la mer. Je ne pourrais voir un sablier s'écouler que je ne songeasse aux bancs de sable, aux bas-fonds, où je verrais mon riche *André*<sup>1</sup> engravé, abaissant son grand mât plus bas que ses flancs pour baiser son tombeau. Pourrais-je aller à l'église et voir les pierres de l'édifice sacré, sans me rappeler aussitôt les rochers dangereux qui, en effleurant seulement les côtés de mon cher vaisseau, disperseraient toutes mes épices sur les flots, et habilleraient de mes soies les vagues en fureur ; en un mot, sans penser que riche de tout cela en cet instant, je puis l'instant d'après n'avoir plus rien ? Puis-je songer à tous ces hasards et ne pas songer en même temps qu'un pareil malheur, s'il m'arrivait, me rendrait triste ? – Tenez, ne m'en dites pas davantage : je suis sûr qu'Antonio est triste, parce qu'il songe à ses marchandises.

ANTONIO – Non, croyez-moi. J'en rends grâces au sort ; toutes mes espérances ne sont pas aventurées sur une seule chance, ni réunies en un même lieu ; et ma fortune entière ne dépend pas des événements de cette année. Ce ne sont donc pas mes marchandises qui m'attristent.

SALARINO – Il faut alors que vous soyez amoureux.

ANTONIO – Fi donc !

SALARINO – Vous n'êtes pas amoureux non plus ? En ce cas, souffrez qu'on vous dise que vous êtes triste, parce que vous n'êtes pas gai ; et il vous serait tout aussi aisé de rire, de danser, et de dire que vous êtes gai, parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage, la nature forme quelquefois d'étranges personnages ; les uns ne laissant jamais qu'entrevoir leurs yeux à travers leurs paupières à demi fermées et riant comme des perroquets, à la vue d'un joueur de cornemuse ; et d'autres, d'une mine si renfrognée, qu'ils ne montreraient pas seulement leurs dents en façon de sourire, quand Nestor en personne jurerait que la plaisanterie est de nature à faire rire.

*(Entrent Bassanio, Lorenzo, Gratiano.)*

---

<sup>1</sup> C'était apparemment le nom d'un des plus gros vaisseaux d'Antonio.

SALANIO – Voici Bassanio, votre noble allié, avec Gratiano et Lorenzo. Adieu, nous vous laissons en meilleure compagnie.

SALARINO – Je serais volontiers resté jusqu'à ce que je vous eusse rendu joyeux, si de plus dignes ne m'avaient prévenu.

ANTONIO – Vous avez une grande place dans mon affection ; mais je suppose que vos affaires vous appellent, et que vous saisissez l'occasion de nous quitter.

SALARINO – Bonjour, mes bons seigneurs.

BASSANIO – Dites-moi tous deux, mes bons seigneurs, quand rirons-nous ? Répondez : quand ? Vous devenez excessivement rares. Cela durera-t-il ?

SALARINO – Nous nous ferons un plaisir de prendre votre temps.

*(Salanio et Salarino sortent.)*

LORENZO – Seigneur Bassanio, puisque vous voilà avec Antonio, nous allons vous laisser ensemble. Mais à l'heure du dîner, souvenez-vous, je vous prie, du lieu de notre rendez-vous.

BASSANIO – Je n'y manquerai pas.

GRATIANO – Vous n'avez pas bon visage, seigneur Antonio. Tenez, vous avez trop d'affaires en ce monde ; c'est en perdre les avantages que de les acheter par trop de soins. Vous êtes étonnamment changé ; croyez-moi.

ANTONIO – Je prends le monde pour ce qu'il est, Gratiano : un théâtre où chacun doit jouer son rôle ; le mien est d'être triste.

GRATIANO – Le mien sera donc celui du fou. Que les rides de la vieillesse viennent au milieu de la joie et du rire, que le vin échauffe, s'il le faut, mon foie, mais que d'affaiblissants soupirs ne viennent point glacer mon cœur. Pourquoi un homme qui a du sang chaud dans les veines demeurerait-il immobile comme son grand-père taillé en albâtre ? pourquoi dormir quand on veille, et se donner la jaunisse à force de mauvaise humeur ? Je te le dirai, Antonio ; je t'aime, et c'est mon amitié qui parle ; il y a une espèce de gens dont le visage se boursoufle au dehors et s'enveloppe comme l'eau dormante d'un étang, et qui se tiennent dans une immobilité volontaire pour se parer d'une réputation de sagesse, de gravité, de profondeur d'esprit, et qui semblent vous dire : « Monsieur, je suis un oracle ; quand j'ouvre la bouche, empêchez qu'un chien n'aboie. » O mon cher Antonio, je connais de ces gens-là qui ne doivent qu'à leur silence leur réputation de sagesse, et qui, j'en suis sûr, s'ils parlaient, seraient capables de damner plus d'une oreille, car en les écoutant, bien des gens traiteraient leurs frères de fous. Je t'en dirai plus long une autre fois. Mais ne va pas te servir de l'appât de la mélancolie, pour pêcher ce goujon des sots, la réputation – Allons, viens, cher Lorenzo. (*A Antonio.*) – Adieu pour un moment ; je finirai mon sermon après dîner.

LORENZO, à Antonio – Oui, nous allons vous laisser jusqu'à l'heure du dîner – Il faudra que je devienne un de ces sages muets, car Gratiano ne me laisse jamais le temps de parler.

GRATIANO – C'est bon, tiens-moi encore compagnie deux ans, et tu ne connaîtras plus le son de ta voix.

ANTONIO – Adieu, il me rendrait bavard.

GRATIANO – Tant mieux, ma foi, car le silence ne convient qu'à une langue de bœuf fumé, et à une fille qui n'est pas de défaite.

*(Gratiano et Lorenzo sortent.)*

ANTONIO – Est-ce là dire quelque chose ?

BASSANIO – Gratiano est l'homme de Venise qui débite le plus de riens. Ce qu'il y a de bon dans tous ses discours est comme deux grains de blé cachés dans deux boisseaux de son. On

les cherche un jour entier avant de les trouver, et quand on les a, ils ne valent pas la peine qu'on a prise.

ANTONIO – Fort bien. Dites-moi : quelle est donc cette dame auprès de laquelle vous avez juré de faire un secret pèlerinage, et que vous m'avez promis de me nommer aujourd'hui ?

BASSANIO – Vous n'ignorez pas, Antonio, dans quel délabrement j'ai mis mes affaires, en voulant faire une plus haute figure que ne pouvait me le permettre longtemps ma médiocre fortune ; je ne m'afflige pas maintenant d'être privé des moyens de soutenir ce noble état ; mais mon premier souci est de me tirer avec honneur des dettes considérables que j'ai contractées par un peu trop de prodigalité. C'est à vous, Antonio, que je dois le plus, tant en argent qu'en amitié ; et c'est de votre amitié que j'attends avec confiance les moyens d'accomplir tous mes desseins, et les plans que je forme pour payer tout ce que je dois.

ANTONIO – Je vous prie, mon cher Bassanio, de me les faire connaître ; et, s'ils se renferment comme vous le faites vous-même dans les limites de l'honneur, soyez sûr que ma bourse, ma personne et tout ce que j'ai de ressources en ce monde sont à votre service.

.....

**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>